

# BARTEL

PAR YANN PÉJI

NOUVELLE

Au balbutiement du printemps, dans la vallée de la Sambre, c'est le brouillard qui prédomine. Il veut marquer le coup, qu'importe le temps. Ce dimanche 1er avril, Bartel fête ses 27 ans. Il est du Bélier. Signe zodiacal qui lui sied à merveille : depuis toujours, il fonce tête bêche, qui plus est Bartel est susceptible, entêté, et déteste reconnaître ses torts.

Les nuages bas de ce matin lui font repenser à cette fille des îles de la mer Ionienne, qu'il n'arrive pas à situer exactement, enfin plus ou moins en Grèce, tout au plus. Il l'avait rencontrée à l'entrée du Butterfly, elle participait à un échange linguistique et une soirée avait été organisée par l'école de langues. Elle était impressionnée par la taille des Belges et n'avait pas pu s'empêcher de s'en émouvoir.

- Tu sais pourquoi les Belges sont si grands ? C'est pour passer leur tête au-dessus des nuages et voir le soleil, lui avait-elle lancé, ingénue.

Ils avaient ri ensemble. Et ça n'avait pas duré.

Malgré la météo capricieuse, Bartel, borné, organise tout de même un barbecue dans son jardin. Pour l'occasion, il a même sorti une friteuse pour les fricadelles. Ses parents, ses frères, ses collègues et même quelques potes des estaminets du coin sont réunis sous le brouillard de midi, à son invitation.

Et les casiers de Jupiler s'empilent pour former bientôt des petites tourelles, comme des mini-donjons. Insouciants, ils mangent et ils boivent surtout cette bière abondante.

Malheureusement, l'histoire ne dit pas si c'est en hommage au lieutenant Columbo, ou un pied de nez à Philippe Geluck et son chat, qu'il a nommé son rottweiler : le Chien. Les voix de l'humour belge sont parfois impénétrables.

Il n'empêche que le Chien, un rottweiler massif, de deux ans à peine, pas plus éduqué que son maître, très enthousiaste et joueur, se sent délaissé pendant que les hôtes de Bartel s'enivrent dans le jardin. Systématiquement renvoyé à son panier lorsqu'il quémante une merguez ou une chipolata, il se sent frustré. Son instinct dicte alors la suite des évènements.

Le regard flouté par l'ivresse, Bartel est attiré par l'attitude insolite de son chien et le remarque s'acharnant sur ce qui ressemble à une peluche. Habituellement, il joue avec son vieux pneu de bagnole...

Une espèce de soupçon insoupçonné envahit alors le cœur de Bartel. Mais avec quoi le Chien peut-il bien jouer en cet après-midi ? Moment de solitude, vision d'horreur. Panique... Vous voyez venir ? La peluche s'appelle Lily. La petite chienne de la voisine.

- Merde !

Les poils collés par la bave et la boue, la pauvre Lily inanimée est dans un sale état. Bartel s'empare alors avec empressement de la petite chienne et emmène son menu cadavre, déjà un peu rigide, à la cuisine. Elle est boueuse, Bartel la plonge dans le bac à vaisselle et entreprend de lui faire un shampooin. Oui, oui, vous avez bien lu, il la savonne, il la lave. Incroyable mais vrai. Au sèche-cheveux, il la sèche pour lui redonner un peu de volume.

Et hop, retour à l'expéditeur. Il renvoie la chienne morte par-dessus la haie de thuyas, dans le jardin de la voisine. Ni vu, ni connu. Un dimanche presque comme les autres. La chouille se poursuit. Les casiers forment maintenant carrément un petit château fort, avec les remparts entre les tours, un donjon au centre, mais dès lors, le Chien est attaché à sa longe.

\*

Bartel van Tedemeer, c'est d'abord un gabarit. Baraqué comme une baraque à frites, 110 kg pour 1m95. Il a grandi sur les rives du Démer, à Aarschot, dans le

Brabant flamand. Son père s'y était installé en 1967 dès l'ouverture de l'usine Duracell, où il a été ouvrier jusqu'à son jubilé. Une vie passée à empiler des piles. Bartel est l'aîné d'une fratrie de trois garçons, Stijn et Wim le cadet. Sa mère, Anke, s'est employée à les nourrir surtout, à les élever un peu. Elle leur parlait uniquement le flamand, alors que Patrick, leur père, originaire de Dinant en Wallonie, s'évertuait à ne pas perdre le français. C'est important les langues, qu'il disait.

Malgré tous leurs efforts et encouragements, Bartel n'a pas poursuivi ses études au-delà du CE1D, le certificat d'études du premier degré. Pas très doué à l'école, ni vraiment motivé ; il avait un argument : *"si c'est pour finir à l'usine, à quoi bon ?"* Il a commencé alors sa carrière par des petits boulots ça, et là, souvent dans les exploitations agricoles de la région.

Et puis, un matin, il a lu Le Soir. Répondant à une petite annonce du quotidien francophone, il s'est présenté l'après-midi, comme une évidence, au Butterfly, discothèque de la rue du Palais, à Charleroi. Ils recrutaient un physionomiste, autrement dit un videur. Avec sa carrure, il a fait mouche et obtenu le job. Et c'est comme ça qu'à vingt ans, fièrement, il a quitté le cocon familial pour s'installer seul en Wallonie.

Le Butterfly a ouvert ses portes pour la première fois en 1986. Dès son ouverture, il a rythmé la vie nocturne du Pays Noir. Il fallait y être vu par *le-tout-Charleroi*. Pendant trois ans, Bartel a été l'un des deux cerbères des portes de la boîte de nuit. Il sélectionnait qui entraît et qui n'entraît pas. Il s'est alors fait quelques amis. Tout le monde l'appelait Bart. Il a pris confiance en lui, et avec le temps, de fier il est devenu hautain, vaniteux, arrogant.

Pour un très bon salaire, Bart passait quatre nuits par semaine devant la porte du Butt' ; il ne participait pas vraiment à la fête. Du lundi au mercredi, célibataire et seul, il ne faisait rien, vautre sur son canapé, mais il épargnait. Quand même un peu ambitieux, avec l'argent économisé sans peine, il s'est offert un joli petit pavillon à Lobbes, dans la vallée de la Sambre. Bart en avait marre de passer ses journées étriqué dans son studio du centre-ville. Il voulait s'installer à la campagne.

Sans vraiment de charme, mais avec l'avantage d'être moins cher et à une petite vingtaine de kilomètres seulement de Charleroi, ce grand village offre toutes les commodités. Bart a ainsi accédé à son rêve prolétarien d'être propriétaire foncier.

Sa voisine, à la maison de gauche, est une charmante grand-mère du cru. Veuve, Amandine vit dans ce pavillon mitoyen depuis au moins un lustre avec sa petite chienne Lily. Les deux voisins s'entendent bien, ils discutent de la pluie et du beau temps, sans plus. Leurs jardins respectifs sont contigus.

Tout physionomiste qu'il est sur le papier, un soir à l'entrée de la discothèque, Bart n'a pas reconnu un habitué du club, un politicien local. D'accord, Bart est grand, il est large d'épaules, mais un peu con aussi, un baudet de fosse. Et il l'a quand même un peu amoché, l'édile ; deux dents cassées et un œil au beurre noir.

Depuis cet incident malheureux, la disco a acquis une mauvaise réputation. Bart a été licencié. Dommage, il gagnait bien sa vie à la porte du Butt'.

Aujourd'hui, Bart a retrouvé un boulot dans la branche ; agent de sécurité dans un centre commercial de Charleroi. Place Verte. La place Verte, c'est trois arbres isolés sur un carré de béton. Cinq résineux du côté du boulevard Tirou, point barre. Et une statue de Gaston Lagaffe faisant office d'attraction carolorégienne, l'une des seules.

Tous les jours de la semaine, y compris parfois les samedis et les dimanches de fêtes, Bart déambule dans la galerie du supermarché, armé de son rottweiler. Oreilles et queue coupées. Hors norme lui aussi, une masse de muscles. Muselière obligatoire. Un mâle acheté sur un coup de tête à des barakis qui en font commerce dans les alentours de Namur. Il faut les voir tous les deux, orgueilleux comme des paons en parade nuptiale. Enfin, moins la queue. Ils font leur loi. Pis faut pas l'énerver, le Bart, ou son molosse.

Il aime se la raconter. Surtout la fois où il a chopé deux jeunes Maghrébins en train de faucher un panier de courses en plastique, mais consigné. Ils voulaient s'en servir comme un sac recyclable, mon cul. Rien n'y fait. Que nenni. Police. Interdiction de magasin. Mission accomplie pour le Bart. Il trace deux coches sur le baudrier de son clébard.

\*

Lundi matin, lendemain de fête. Départ pour le centre commercial de Charleroi. Sapin senteur des Vosges suspendu au rétroviseur central, siège léopard et moquette sur le volant de sa vieille Opel Manta verte pomme, la banquette arrière à moitié bouffée par le Chien, Bart s'apprête à ouvrir la portière arrière et faire monter son clébard dans la voiture quand il fait face à la maison de la voisine. Regrets. Mais avec ce qu'il a bu la veille, il s'est endormi comme une masse et n'a plus repensé à cet épisode sordide de l'après-midi. La peluche, le rottweiler, la lessive de la chienne... Tout lui revient en tête, comme un boomerang, quand il est interpellé par la vieille dame. Pris de remords, il pense alors à se dénoncer... Comment pourrait-il faire ? Quelle approche adopter ? Aurait-il dû y penser avant, acheter des fleurs ? Ou peut-être une couronne mortuaire ? Fidèle à lui-même, il attend pour voir.

Sur le pas de sa porte, elle lance à Bartel :

- Hey Bart...
- Kediss ma biche ? répond Bart, utilisant le carolo pour flagorner la vieille dame.
- Vous ne savez pas ce qui s'est passé hier ?
- Non, quoi ? répond-il feignant l'étonnement.
- J'ai r'trouvé Lily...
- Lily ?
- Ma p'tite chienne, tu sais ?
- Ah ouais, bien sûr, Lily... Où elle était, c'te coquine ?
- Eh ben figure-toi qu'elle est morte de vieillesse vendredi soir. Alors, j'lui ai fait un p'tit mausolée et j'l'ai enterrée samedi, sous le pommier au fond du jardin...
- Mècouille ti, répond-il, exagérant la surprise en revoyant instantanément la peluche.
- Tiens-toi bien, le coupe-t-elle aussitôt. J'en ai pas dormi de la nuit. J'l'ai r'trouvée au milieu du jardin... toute propre, ajoute-t-elle, affectée, les yeux rougis. Lavée, savonnée, ripolinée, et séchée. Brushing inclus.

Ne sachant pas quoi répondre au juste, Bart lâche un "Oh..." suspendu.

Lily avait été enterrée et le Chien l'avait déterrée.

Quand même un peu secoué par la nouvelle, avant de se mettre au volant de sa voiture, Bart se retourne en lâchant bêtement, laissant sans voix la mamie :

- "Bon, abérate alors".

\*

Bon, abérate alors. Sérieusement, c'est tout ce qu'il a trouvé à dire... À bientôt alors.

- Quel con !

Durant le trajet au volant de son Opel Manta vers Charleroi, Bart s'en veut de ne pas avoir pris le temps de parler à Amandine. De lui expliquer la fête, le chien et le shampooing... Rien ne sera plus jamais vraiment pareil, et innocent comme avant.

L'image du visage de la vieille dame, comme imprimé sur le pare-brise d'un système « tête haute » d'une voiture moderne, hante son esprit. Il se repasse les images de son rottweiler secouant la pauvre Lily. C'est flou mais il se revoit nettement laver, savonner le petit cadavre... Il aurait dû se rendre compte que la chienne ne saignait pas.

- Merde !

Ça va chercher dans les combien, la profanation de la tombe d'un chien ? Maintenant qu'ils sont considérés comme des êtres doués de sensibilité, et non plus simplement comme une chaise ou une commode... Au centre commercial de la Place Verte, on vend carrément du champagne pour canidés. À quand le Xanax pour chiens dépressifs ?

Et puis, c'est sûr, il y a bien quelqu'un qui a vu Bartel emmener le petit chien dans la cuisine, ou pire, le renvoyer par-dessus la haie. Et ça le turlupine

Dans la galerie du centre commercial qu'il arpente le regard fixé au sol, il ne parade plus. Comme recroquevillé dans un cube de verre dont on ne distinguerait même pas les arrêtes de la boîte, Bartel s'effondre, se brise. Il s'enfonce dans une paranoïa inconsidérée. Il perd la tête. Il sait qu'ils savent. Seul le Chien en est inconscient. C'est un animal avec son instinct. Il est entier, singulier, nature. Il n'est

pas entravé par des codes sociaux, c'est comme s'il était touché par la grâce de Dieu. Et puis il s'ennuyait, délaissé par son maître

Bart s'entête, sans tête, tétanisé, pétrifié dans ses pensées comme les soldats d'argile de Xi'an. Il est persuadé que toutes les personnes qui le croisent connaissent la vérité. Il s'enlise doucement dans sa psychose paranoïaque.

Ça tourne dans sa petite tête... Il ne pense à plus rien d'autre... La main à sa ceinture, il caresse la crosse de son arme. Et ça tourne dans sa petite tête.

Se dénoncer, c'est se condamner. Écrire et disparaître, s'effacer. Il n'y a pas une solution meilleure que l'autre.

Et s'il se dénonce, les services vétérinaires ordonneront certainement l'euthanasie du chien. Interneront-ils Bartel dans un hôpital psychiatrique, le prenant pour l'un de ces psychopathes qu'on voit à la télé ? Il ne le supporterait pas. Jamais sans son chien. Il est son confident. Il est celui avec qui il partage sa solitude. Et ça tourne toujours dans sa petite tête. Le visage d'Amandine, défait. Ses yeux, ses larmes débordant sur ses joues. Blessée.

Ce soir-là, seul comme il en a l'habitude, c'est l'époque qui veut ça, célibataire comme beaucoup de ses connaissances et amis, il n'osa pas mettre les pieds à l'estaminet de la petite ville. Une peur paralysante le tient à l'écart du monde. Ils savent. Il a honte.

Bang.

Le Chien est là, à ses pieds. Une bille de plomb figée dans le flanc gauche, il dort. Bartel, paisible, enfoncé dans son fauteuil de cuir jaune usé, se laisse enfin aller. Le visage d'Amandine s'estompe peu à peu, il s'endort. Sur son cœur, une tâche rouge grossit à travers sa chemise.